

Valérie Mréjen

Forêt noire

**VALÉRIE
MRÉJEN**
P.O.L

Extrait de la publication

Forêt noire

DU MÊME AUTEUR

Mon grand-père, Allia, 1999

L'Agrume, Allia, 2001

Eau sauvage, Allia, 2004

Une dispute et autres embrouilles, petitPOL, 2004

Pork and Milk, Allia, 2006

Ping-pong, Allia, 2008

Valérie Mréjen

Forêt noire

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1485-1
www.pol-editeur.com

Cet homme, un après-midi, est chez lui. Il cherche à effectuer une ou deux actions dans un certain ordre et se concentre sur leur déroulement. Son œil est attiré par la fenêtre qui surplombe la rue, d'où il voit des gens circuler, des épaules chargées de poids divers, de sacs de toutes les tailles, de pardessus, d'impers. Des jambes portent ces corps remplis et constitués d'organes dont certains fonctionnent plus ou moins, des jambes ne cessent de se croiser, des jambes avancent, des têtes ressassent mille choses d'inégale

importance, des cheveux bougent dans le mouvement. Des cheveux anonymes brillent dans la clarté pâle et aveuglante du soleil hivernal, se dressent en épis sans raison, frisent, perdent leur couleur. Des cheveux se strient de fils blancs, en quantité d'abord infime puis en nombre élevé, pour peu qu'on leur en laisse le loisir et le temps.

L'homme dans l'appartement considère qu'il est assez vieux. Il détache la boule disco de sa poutre et y glisse à la place une corde. Il a sans doute acheté cet accessoire au rayon bricolage du bazar non loin de chez lui. Il se la passe autour du cou et voit maintenant la pièce d'assez haut depuis l'escabeau.

Les voisins du dessous entendent un bruit surprenant qui les fige, comme quelque chose de métallique qui aurait chu sur un sol en ciment.

Un 31 décembre, le jour de l'anniversaire de cet homme, une famille se prépare pour la soirée du réveillon. Un père divorcé et ses trois enfants sont invités chez une amie de la belle-mère où ils ne connaîtront personne et redoutent à l'avance de s'ennuyer terriblement. Dans un appartement luxueux semblable à un décor de téléfilm, une jeune domestique à l'essai aura posé pour donner un petit air de fête de minuscules paniers de fleurs artificielles sur des nappes ajoutées, nappes qui feront l'objet de débats passionnés où les hôtes rejoueront dans le détail les âpres marchandages auxquels ils durent se livrer sans faiblir sur les marchés de pays pauvres. On brandira comme une victoire le prix dérisoire obtenu à force d'insistance. Ce qui, vu leur laideur, paraîtra toujours trop à l'aînée

des enfants, une adolescente mutique et crispée que cet environnement angoisse.

Avant de se mettre en route pour aller chez ces gens, il faut se préparer et s'habiller élégamment. Les vêtements prévus par les deux petits pour le dîner de fin d'année ne sont pas assez chic : ils n'ont pas apporté de chemises neuves parfaitement repassées et de pantalons en flanelle, ni de petits blazers anglais. Ils ne possèdent d'ailleurs pas de tels vêtements car leur père déteste s'aventurer dans les grands magasins le samedi et ne connaît pas les adresses à la mode. Une fois de temps en temps, il les emmène dans une obscure boutique du quartier des grossistes où un homme qui sent l'eau de toilette et prétend les connaître depuis leur naissance leur fait essayer des parkas trop mal coupés pour ressembler vraiment à ceux qu'ils voient dans les vitrines, et des chaussures de piètre qualité imitant

plus ou moins les modèles du moment. Ils n'osent pas rechigner et l'essayage est à chaque fois une épreuve, et ils repartent avec des pantalons à pinces marqués par un pli devant et derrière qui leur coupent la respiration et dont le tissu gratte, tout cela glissé dans des sacs plastiques dont les baguettes rigides munies de minuscules pressions ne ferment jamais totalement, dont les poignées aux arêtes vives leurs font des marques rouges et blanches à l'intérieur des mains.

Il est donc décidé qu'on fera un aller et retour jusqu'à la maison de leur mère, partie de son côté en week-end avec son amant. C'est ainsi que le père désigne cet homme inconnu de lui, *amant*, même si le divorce a été prononcé depuis des années et qu'il fréquente aussi, de son côté, une autre femme. Le père a une amie, la mère voit son amant. La voiture roule dans

les allées désertes éclairées par les lampadaires, passe du quartier cosu, avec ses avenues grandioses bordées de marronniers centenaires, à une banlieue plus terne aux rues à sens unique. Elle s'arrête devant un immeuble et les enfants sont priés de se dépêcher, d'après ce qu'ils interprètent d'un soupir d'agacement surjoué. Le frère commence à introduire sa clef dans la serrure en forme d'étincelle et sent à l'absence de pression que le verrou n'est pas fermé. Quelqu'un est venu pendant l'intervalle. Il y a effectivement de la lumière dans la cuisine, le halo des appliques murales achetées tout récemment dans un grand magasin de bricolage éclaire le mur blanc depuis quelques heures. Par terre, sur le sol en carrelage, ils voient les débris d'une assiette.

Ils appellent, attendent une réponse, montent au premier étage, comprennent

évidemment que tout cela n'est pas normal. Dans la chambre au bout du couloir, une présence les attend : une femme qui a tout lieu d'être leur mère, dans un état qui ressemble au sommeil, est allongée en chemise de nuit entre les draps. Ils identifient bien le couvre-lit en fourrure synthétique, les deux tables de chevet du siècle précédent perchées sur leurs gracieux pieds minces, les mystérieux tiroirs en marqueterie dans lesquels ils espèrent toujours trouver quelque surprise mais tombent chaque fois sur des boîtes en ivoire gravé ou en loupe de bruyère avec dedans leurs dents de lait jaunies et nettement fendues en deux, un vieux nécessaire à couture, des objets qu'ils connaissent déjà. Sur l'oreiller, le visage cireux semble détendu, les yeux mi-clos sont dirigés vers une zone au plafond.

La famille essaiera de comprendre ce qui s'est passé, se répétant sans pouvoir s'arrêter les mêmes interrogations sans réponse comme si, par miracle au bout d'un moment, une vraie explication enfin allait faire son entrée et rendre l'événement un peu plus rationnel. Pourquoi cette femme de trente-huit ans et mère de trois enfants, éprise de son nouvel ami, est-elle revenue plus tôt que prévu de leur séjour en amoureux? L'ami dira qu'il ne sait pas, qu'il n'a vraiment aucune idée. Il n'y a rien eu de notable entre eux deux pour qu'elle ait décidé de rentrer ce soir-là. Peut-être a-t-il prononcé une parole qui l'a blessée sans le savoir. Peut-être a-t-il prononcé une parole qui l'a blessée en le faisant un peu exprès. Peut-être a-t-il été dur avec elle dans le but estimable d'être absolument sincère. Peut-être a-t-il voulu améliorer leurs relations en émettant une

remarque avec des pincettes. Peut-être a-t-il essayé d'exprimer son irritation devant telle manie, en misant trop sur sa capacité d'absorber les reproches. Peut-être a-t-il été brutal par fatigue, par nervosité. Peut-être a-t-il voulu la bousculer un peu.

Toujours est-il qu'elle a pris des cachets. Dans l'escalier, les uniformes presque noirs et les képis des policiers venus constater le décès rendent l'événement étrangement officiel. Leurs collègues restés au commissariat doivent les attendre en prévoyant d'ouvrir une bouteille lorsque minuit sonnera. Lorsque sonnera minuit, les agents de service au poste de quartier feront s'entrechoquer leurs verres, ils appelleront leurs femmes, leurs enfants, leurs parents, et tout le monde se souhaitera une bonne année 1986. Pour l'heure, ils font leur métier en banlieue : au fond d'une impasse où

poussent des rosiers, au milieu d'une famille qui n'a plus l'esprit à la fête, ils voient de jeunes enfants s'évanouir face à un corps mort.

Quelque part à Paris, dans un studio très sommairement meublé, deux policiers portent secours à une femme étendue sur un matelas par terre. Ils la tournent sur le côté, manipulent gauchement la masse inerte et molle qui vient d'évacuer par la bouche une giclée de liquide. Le conjoint de la femme, qui les a fait venir, leur dit qu'elle prend tous les jours des barbituriques, cinq ou six en début de soirée, lorsqu'elle a le cafard. Un médecin en blouse blanche arrive, jette un regard surpris à l'homme en train de filmer la scène, et sans tarder s'agenouille au chevet de la personne souffrante. Une infirmière est là aussi, qui lui emboîte le pas. Sur le

palier, le conjoint reste en compagnie de deux agents dont un jeune moustachu qui prononce le mot d'asphyxie et tente de dédramatiser. Il répète que *c'était limite*. L'instant d'après, d'un peu plus bas dans l'escalier, on entrevoit le jeune docteur tirer fraternellement l'homme par le bras pour le prendre à l'écart.

Au moment où les frères et sœurs, totalement paniqués, se sont déjà enfuis de la maison pour venir alerter leur père resté dans la voiture, lequel met un temps infini à s'en extraire car il veut d'abord savoir de quoi il s'agit et ne cesse de répéter « quoi? », « qu'y a-t-il? », attendant qu'on lui donne une raison suffisante pour déplier son corps du siège et interrompre sa brumeuse rêverie face à la grisaille de cette rue où s'attarde peut-être une mamie emmitouflée, pendant

l'instant qui leur paraît interminable où les enfants sont maintenant confrontés à l'air interdit de leur père qui reste toujours enfoncé comme une énorme pierre sur le fauteuil en cuir, la sœur aînée sort d'un salon de coiffure fastueux et tape-à-l'œil du côté du pont d'Iéna en compagnie de sa belle-mère qui a tenu à lui faire faire à elle aussi un brushing à l'américaine. Le fait d'avoir passé une heure ou plus dans cet endroit où tout est contraire à ses goûts, où l'air capiteux et musqué évoque le mot cocotte, où les femmes de ces beaux quartiers affichent des airs d'enfants gâtées insatisfaites et impérieuses, a accentué l'insupportable décalage qui sépare ces deux événements quasi simultanés : la confrontation des plus jeunes avec une dépouille roide dans cette maison d'où désormais il leur faudra déménager, et le gonflage artificiel de

ses cheveux à l'aide de brosses rondes et de laque dans un endroit où les conversations sont si affreusement creuses que le bruit incessant des séchoirs allumés est presque une bénédiction.

Elle avait dû être mise au courant un peu après tout le monde, en téléphonant chez la mère, comme le lui avait suggéré l'employée de maison livide qui venait de recevoir l'information de la même manière, et le frère avait décroché mais n'avait rien pu faire que de passer le combiné au père qui, lui, n'avait pas su faire autrement que d'aller droit au but en annonçant les choses de façon directe et brutale. L'absurde sophistication de sa coiffure qui semblait vouloir imiter le style rombière, lui donnait l'impression de se retrouver projetée dans un mauvais feuilleton tant elle avait vu et revu ces

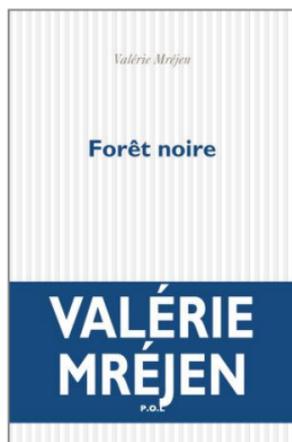
images d'actrices aux crinières de lionne apprendre une mauvaise nouvelle au téléphone, et peu après elle était retournée chez un autre coiffeur plus dans son style et sa tranche d'âge pour se faire complètement raser la tête.

Comment reprendre la conversation où nous l'avions laissée la dernière fois? Par quoi faudrait-il commencer? Sans doute par un classique comment vas-tu, bien que cela n'ait aucun sens.

Cette femme jeune et coquette aurait pu être moins pressée et lire attentivement, après sa journée de travail, la notice de son appareil avant de l'installer : elle aurait lu le mode d'emploi dans l'idiome de son choix et posé un réveil à côté d'elle avant de se déshabiller. Elle ne se serait pas pesamment endormie, fatiguée par

Achévé d'imprimer en février 2012
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2268
N° d'édition : 239032
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2012

Imprimé en France



Valérie Mréjen
Forêt noire

Cette édition électronique du livre
Forêt noire de VALÉRIE MRÉJEN
a été réalisée le 29 février 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2012
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818014851 - Numéro d'édition : 239032).
Code Sodis : N51671 - ISBN : 9782818014875
Numéro d'édition : 239034.